

CHAPITRE IX

Réception chez le sultan. — Saïd-Bargash et l'abolition de la traite. — L'armée zanzibarite. —
Le sérail. — Les promenades. — Une fête chez Tarya-Topan.



L'ÉPOQUE de notre arrivée à Zanzibar, le vaste *Hôtel de l'Afrique centrale* que l'on y trouve aujourd'hui, n'existait pas encore ; les explorateurs prenaient l'hospitalité soit chez leur consul, soit chez un ami, comme fit Cadenhead qui descendit à l'agence de la British Indian Company ; quant à Roger et moi, nous allâmes tout simplement loger à la Maison anglaise, sorte de boutique-caravansérail, où, n'en déplaise à notre hôte, nous fûmes aussi mal que l'on peut l'imaginer. Jamais auberge au fond

des Abruzzes, ou khani de quelque infime bourg grec, ne présenta pareil oubli de propreté et de confort. Si j'ajoute qu'il n'y avait en l'espèce rien de mieux à Zanzibar, on comprendra combien fut saluée avec joie par les voyageurs qui nous ont suivis l'installation d'un consulat belge et d'une agence officielle de l'Association internationale africaine.

Le plus abominable détail de ma première couchée fut l'invasion d'une multitude de cancrelas qui, à la nuit, sortirent de derrière les plinthes, de dessous le plancher, de tous les interstices et fentes, et se répandirent dans ma chambre. A vrai dire, j'appris le lendemain que, sans en excepter le palais du sultan lui-même, la ville entière de Zanzibar est infestée par ces hideux insectes; et j'en acquis la preuve à quelques jours de là : dans une fête que le Dr Kirk donna en notre honneur, je vis avec stupeur une de ces bêtes se dandiner sur mon habit sans que la jeune dame que j'avais au bras en témoignât le moindre étonnement.

« Nous avons aux colonies des grâces d'état, » fit-elle pour excuser son stoïcisme.

Cependant un premier devoir s'imposait à nous en arrivant à Zanzibar, celui de demander au sultan une audience pour lui présenter nos hommages. Le prince nous fit répondre qu'il nous recevrait le surlendemain, 9 janvier, un vendredi, qui est le jour férié des musulmans.

En l'absence de tout personnage officiel belge, le Dr Kirk eut l'obligeance de nous introduire auprès de Saïd-Bargash. A neuf heures et demie nous quittâmes la demeure du consul général anglais, précédés des Indiens de sa maison civile et militaire en grand uniforme d'apparat, pantalon blanc et veston rouge.

Sur la place du Palais nous trouvons la milice rangée en bataille, drapeaux déployés, qui nous rend les honneurs militaires, tandis que ses deux corps de musique entament un bruyant *God save the queen*. Descendant les degrés du perron, le sultan s'avance alors au-devant de nous et les présentations ont lieu; puis, nous ayant vigoureusement secoué la main, Saïd-Bargash nous invite à entrer chez lui.

Nous passons entre deux haies de soldats persans à l'aspect farouche, armés d'un sabre recourbé, d'un fusil, de deux pistolets et d'un bouclier en peau d'éléphant ou de rhinocéros, vêtus d'une tunique serrée à la taille, de larges pantalons, et coiffés de leur bonnet national. Gravissant l'escalier un peu étroit pour un palais, nous arrivons au grand salon d'honneur; au fond se trouve un siège unique où le sultan s'assied, et de chaque côté sont alignés des fauteuils : nous occupons ceux de gauche et les grands dignitaires de la cour prennent place en face de nous.



RÉCEPTION CHEZ LE SUTLAN.

La pièce est très simplement ornée : avec ses boiseries sans recherche, ses lustres de cristal sans goût, ses hautes glaces et son tapis banal, elle a plutôt l'aspect d'une salle de conférence.

Le drogman ou interprète du consulat vient s'agenouiller en face du prince, et tout aussitôt les paroles de bienvenue sont échangées.

Le sultan s'informa tout d'abord de la santé du roi des Belges, et, après avoir reçu les compliments dont nous étions porteurs de la part de notre souverain, il s'entretint de notre futur voyage, parla des précédents explorateurs, témoigna un vif intérêt aux efforts de nos compatriotes et nous promit un firman pour les chefs arabes de l'intérieur. Effectivement, il nous le fit remettre dans la journée.

Au cours de l'entretien, je profitai de la circonstance pour féliciter Saïd-Bargash de l'installation du télégraphe dans ses États, car depuis quinze jours Zanzibar était relié à l'Europe par le câble sous-marin, et le prince est très fier, dit-on, de pouvoir compter ce grand événement parmi les fastes de son règne.

Sur ces entrefaites, des serviteurs du palais sont entrés portant de grands plateaux où se trouvent de minuscules tasses de café dans de gracieux coquetiers d'or, et des sorbets dans de fins gobelets mousseline. En même temps les hauts personnages qui nous font face s'approchent, et nous demandent notre mouchoir qu'ils imbibent d'essence de rose ; la gravité qui préside à ce cérémonial aurait quelque chose d'absolument drolatique si, dans ces pays d'Orient, l'on n'était habitué à l'imprévu étrange. La politesse exige que l'étranger boive, mange et se laisse parfumer : vouloir s'y soustraire serait faire à l'Arabe une grave injure et se donner à soi-même un brevet de mauvais ton.

Tout en grignotant des biscuits, en humant l'eau glacée et le café bouillant, nous continuons l'entretien ; bientôt cependant il se ralentit, languit et tombe. Le prince se lève, nous serre encore la main et, avec force yambos, nous reconduit jusqu'à la porte du palais où les troupes, réitérant le cérémonial de l'arrivée, nous saluent à présent aux accents de la *Marseillaise*. Des sujets belges conduits par un consul anglais chez un sultan arabe aux accords du chant patriotique français, c'était là une *olla podrida* nationale qui nous fit sourire. Heureusement, pour notre prestige, il n'en est plus ainsi : nous avons enfin aujourd'hui un consulat à Zanzibar, et les musiciens du sultan ont appris la *Brabançonne*.

C'est en somme une singulière physionomie que celle de ce prince Bargash, philanthrope malgré lui, grand musulman devant Allah et persécuteur officiel des négriers auxquels il a recours pour peupler ses harems.

Quels effondrements de principes, quelles luttes lorsqu'il s'est agi de signer le dogme de l'affranchissement des esclaves, qu'à bon droit son entourage considérait comme la défaite du parti arabe!

Longtemps le sultan résista. L'éloquence de sir Bartle Frere ne parvint pas à lui faire trahir la loi du Prophète, et c'est avec hauteur qu'aux objurgations de l'Angleterre il répondit d'abord par un énergique *non possumus*; mais sous la *douce pression* des vaisseaux de guerre de l'amiral Cumming, devant le *canon des infidèles*, comme on dit à Zanzibar, il fallut bien s'incliner, et le prince violenté signa. Ses féaux comprirent si bien la chose que nul d'entre eux ne songea à se séparer du souverain, aucune révolte n'éclata, on ne lui adressa même aucun reproche; tout bas, il est vrai, on nourrissait l'espoir que cette convention demeurerait lettre morte. Il en fut ainsi au début: jamais le commerce du *bois d'ébène* n'avait été si florissant; « ah! le bon billet! » disaient sournoisement, en se frottant les mains, les traitants de chair humaine.

Leur joie fut de courte durée. L'Angleterre, décidée à exécuter elle-même le pacte conclu, fit surveiller par ses croiseurs les côtes du Zanguebar et offrit à ses marins d'alléchantes primes pour chaque capture de négriers. Du coup, la chasse commença ardente, implacable de la part des Européens, prudente mais tenace chez les Arabes; la finesse musulmane fut vaincue par l'or anglais, et finalement la loi qui prohibait la traite reçut une sanction énergique. Aujourd'hui, le métier de *vendeur d'hommes* est devenu impossible à Zanzibar, dangereux sur le littoral, difficile même aux régions limitrophes.

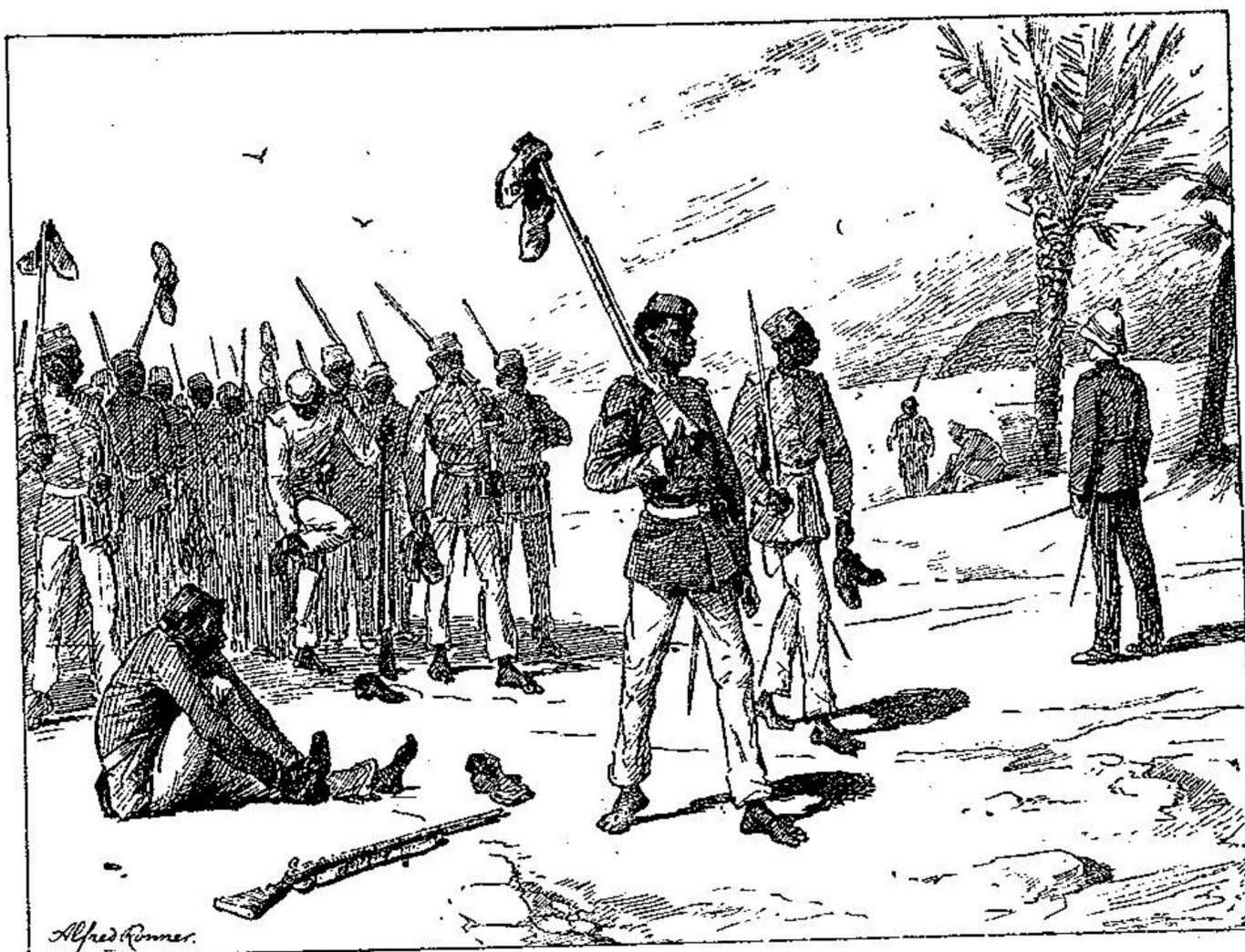
Point d'illusions toutefois: annuellement, des milliers d'esclaves sont encore amenés à la côte de Zanguebar et embarqués nuitamment pour l'Égypte et pour l'Asie; si, officiellement, les marchés de nègres n'existent plus, l'esclavage, sinon la traite, est toujours en pleine vigueur: une grande partie des noirs qui habitent la contrée sont en puissance de maître; on les appelle Vouachensis, ce qui signifie païens, terme qui a remplacé la dénomination trop brutale de Vouatoumas, c'est-à-dire esclaves, qu'ils portaient auparavant.

La souveraineté de Saïd-Bargash s'étend sur les îles de Zanzibar, Pemba et Mafia; elle rayonnerait fort loin dans l'intérieur du noir continent s'il le voulait, — disons s'il l'osait. — Mais sa puissance est une sorte de monarchie pondérée, avec cette circonstance aggravante que ce n'est pas un parlement national, mais la main d'une puissance étrangère qui détient le pouvoir effectif. Le sultan règne, mais ne gouverne pas, comme dit

Montesquieu dans *l'Esprit des lois*, à propos du roi constitutionnel, « c'est un prince toujours mal assis sur un trône inébranlable ».

Saïd-Bargash commande cependant à un peuple qui professe le culte du pouvoir absolu; de plus, il a à sa dévotion une armée qui pourrait devenir un levier puissant. Mais là encore, là surtout, se fait lourdement sentir le joug de fer qui l'asservit.

Cette armée se divise en trois corps. la garde, la milice et les *irréguliers*. La garde se compose de cipayes, soldats venus du golfe Persique, fort



MILICE DE ZANZIBAR.

originaux sous leur étrange costume, avec cela fidèles et braves; mais ils ne représentent, en définitive, qu'une poignée d'hommes destinés à servir de gardes du corps.

La milice est un ramassis de jeunes nègres, engagés volontaires, que l'on a habillés, chaussés, armés et qu'on a cru transformer en guerriers par le simple fait qu'on les revêtait d'un uniforme rouge. On a oublié que pour trouver le soldat il faut d'abord chercher l'homme de cœur, et la génération des affranchis n'a encore produit que des pantins.

Le soin d'instruire cette étrange milice a été confié à un officier de l'ar-

mée anglaise, au lieutenant Matthews, qui, de ce chef, touche un traitement de ministre. Sur pied de guerre, ce corps compte plus de deux mille hommes, et tous les officiers sont des nègres qui *ont fait leurs grades dans les rangs*. Rien de burlesque comme la manœuvre de ces moricauds quand on les voit, à l'instar de nos troupiers d'Europe, s'aligner, marcher au pas, faire des conversions, se masser en colonnes, rompre par pelotons, par sections, par bataillons, serrer en masse, se développer en ligne de bataille, effectuer des feux roulants assez réussis, le tout au son d'un commandement fait en anglais.

Le difficile a été de décider ces fantassins à se chauffer; ils voulaient bien porter leurs souliers n'importe où, mais aux pieds, jamais. On est enfin venu à bout de cette répugnance native; seulement, aussitôt l'exercice terminé, leur premier soin est de se déchausser sur l'heure, et l'on peut assister alors à cet étrange spectacle de militaires en grande tenue, rentrant chez eux pieds nus, leurs bottes à la main ou accrochées au canon du fusil.

Le troisième élément de la force armée du sultan, c'est les *irréguliers* qui, eux du moins, sont de véritables guerriers, capables de se faire tuer sans broncher. Saïd-Bargash les tient en haute estime, car il sait qu'en cas de révolte ou d'attaque seule cette troupe ferait son devoir, et qu'il ne peut compter que sur elle pour défendre au besoin sa couronne et sa vie. Ils sont quinze mille, dit-on, à Zanzibar; ce nombre serait augmenté dans des proportions énormes si le prince pouvait faire un signe à ses fidèles d'Aden.

L'*irrégulier* n'est pas arabe, il est béloutche; ce nom signifie, en persan, nu, dépouillé. En haine de l'Afghan, il porte le turban lié comme celui des vrais croyants, ses cheveux sont rasés sur le devant de la tête, et le reste de la chevelure flotte sur les épaules. Ses armes sont la lance et le sabre, souvent aussi l'antique fusil à rouet; en outre, il porte le bouclier indien recouvert d'une plaque de cuivre ou d'une peau d'éléphant ou de rhinocéros. Par nature, il est fanfaron, infatué de son courage, mais tenace et brave; ferme sous le feu de l'ennemi, il l'aborde avec une merveilleuse audace.

Quand ils combattent chez eux, en Asie, les Béloutches s'attachent les uns aux autres par peloton de dix en cousant ensemble les pans de leurs tuniques; ils s'assurent ainsi contre la désertion d'abord, puis contre l'abandon si l'un d'eux venait à tomber; dans ce dernier cas, un des quatre serre-file placés à cet effet derrière le peloton détache prestement le blessé, relie les autres vêtements, et porte son homme à l'écart, où les soins nécessaires lui sont immédiatement prodigués.

L'irrégulier est musulman, mais d'une façon sauvage; il a un goût inné pour les combats et un amour immodéré pour la liberté, fût-elle désordonnée. La contrainte lui est odieuse; il a le sentiment de l'honneur haut placé et sa bravoure est réelle. Il suit à la lettre la loi du prophète qui dit :

« Lorsque vous rencontrez des infidèles, eh bien, tuez-les au point d'en faire un grand carnage. (*Coran*, chap. XLVII, v. 4.)

Et plus loin :

« Ne montrez point de lâcheté et n'appellez jamais vos ennemis à la paix. » (*Id.*, chap., XLVII, v. 37.)

L'irrégulier est surtout doué de ce courage nomade qui a quelque chose de spontané et qui l'entraîne parfois à des actes d'héroïque folie. Au demeurant, il est plutôt violent que sanguinaire, capable de déployer une grande ténacité et de mourir sur place en véritable soldat.

Avec cet élément bien organisé, aux mains d'un pouvoir éclairé et honnête, on mettrait à merci tous les rois-bandits qui infestent les routes africaines du Zanguebar au lac Tanganika.

Parmi les curiosités de Zanzibar, il faut noter le sérail qui, au cœur de la ville, dresse ses hautes murailles garnies de nombreuses saillies, d'enfoncements grillés, d'angles, de fenêtres, et qui communique par une passerelle aérienne avec le palais du sultan.

Là, sous le double charme de la vapeur du tomback et du parfum des cassolettes, vivent insouciantes et cloîtrées des filles de Géorgie et de Circassie, à la peau délicate, aux cheveux noirs, descendant le long des tempes et sur les joues; des Soudaniennes aux formes opulentes, telles que les eût aimées Rubens; des femmes achetées aux bazars de la Corne d'Or, ou arrachées à la terre africaine et vendues à Khartoum ou à l'Yémen. On les voit appuyant leur front rêveur aux fenêtres du sérail, et amusant leur oisiveté du passage des vaisseaux, des vapeurs, des daous qui vont et viennent, descendent et remontent, entre-croisent leurs sillages avec une animation joyeuse sous le vol des mouettes et des chasse-vent.

Il en est qui portent l'antari en brocart de l'Inde, serrant la taille, ouvert par devant dans toute la longueur et sur les côtés à partir du genou seulement; le pan de derrière fait traîne; les manches sont relevées légèrement, découvrant une chemise de soie blanche garnie de dentelles; une ceinture de cachemire fait le tour des reins; un pantalon de soie très ample retombe sur les pieds dont il ne laisse voir que l'extrémité.

Pour cacher la partie antérieure du tarbouch, quelques-unes se posent gracieusement sur le front un léger fichu en mousseline imprimée ou en soie lamée d'or, enroulé sur lui-même en forme de turban.

D'autres, les Géorgiennes, ont l'habit court, serrant la taille, et la chemise découpée à la persane, rouge ou bleue, en gaze transparente, flottant sur la poitrine que la jaquette laisse découverte.

Toutes, elles se teignent les sourcils et les paupières avec le surmeh, fait d'antimoine et de noix de galle, qui a la vertu de rendre l'œil plus brillant et plus grand; et, à l'extrémité des doigts, aux ongles des mains et des pieds, elles mettent le *kna* dont la teinte est orangée.

Le sultan n'aime pas qu'on s'arrête autour du sérail; des gardes sont là, sans armes apparentes, qui font circuler vivement le nègre traînard, à qui souvent ils communiquent l'impulsion à coups de canne; à l'Européen on fait part à voix basse du désir du prince, et chacun sait, à Zanzibar, qu'il est de mauvais goût de s'arrêter devant ces hautes murailles; pourtant, aux fenêtres, on voit souvent resplendir de pâles ovales avivés de fard, étinceler des yeux cernés de henné, s'épanouir des bouches semblables à des grenades pleines de perles qui, rieuses, vous narguent du haut de leurs infranchissables bastions.

Du reste, pour porté qu'il soit à reconnaître et à désirer peut-être les bienfaits de la civilisation européenne, Saïd-Bargash ne laisse pas que d'être musulman farouche, professant strictement les préceptes du Coran. Que si un Européen s'avise de nouer des relations avec une femme arabe, sans esclandre et sans chercher noise à l'homme blanc, un beau soir le sultan fait enlever la coupable qui a osé se commettre avec un *chien de chrétien*, et l'on n'entend plus parler de l'infortunée pécheresse. Le cas s'est déjà produit, l'on m'a cité des noms, et j'en ai honte pour les gens de ma couleur, car je n'admets pas que sans protestation et sans la défendre jusqu'au dernier souffle un homme laisse périr ainsi une malheureuse femme dont le seul crime est de l'avoir aimé!

Quant à Saïd-Bargash, étant données les mœurs arabes, l'on ne peut guère lui en vouloir, je dirai même qu'il n'est peut-être pas sans avoir quelque raison d'agir ainsi: il y a quelques années, du temps de Saïd-Medjid, une propre sœur de ces princes, nommée Bibi-Salima, fut séduite par un négociant allemand. Comment M. Ruter s'y prit pour déjouer la surveillance des farouches janissaires, nul ne l'a jamais bien su. Un fait reste acquis, c'est que le Roméo tudesque et la noire Juliette se voyaient fréquemment, tant et si bien qu'un jour ils s'enfuirent ensemble à bord d'un paquebot anglais.

L'affaire fit du bruit. Le sultan voulait tout massacrer, Zanzibar faillit avoir ses Vêpres siciliennes; à grand'peine la diplomatie parvint à le calmer, mais jamais il ne pardonna. Ruter épousa la princesse en Europe; son



P. Maes, Editeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

SAÏD BARGASH
Sultan de Zanzibar.

l'atmosphère. A ces miasmes s'ajoutent la fumée des lampes à graisse qu'on allume, l'air vicié, la poussière qui monte des ruelles sordides, le brouhaha de ces Orientaux parlant, criant, fumant, gesticulant, Arabes et nègres enturbanés de blanc et de jaune, pâles Indiennes aux vêtements de brocart défraîchi, femmes du peuple vêtues d'une pièce d'étoffe blanche qui les prend comme en un fourreau depuis le dessous des bras jusqu'à la cheville, découvrant seulement leurs pieds nus et leurs robustes épaules luisantes sur lesquelles est jeté un collier en dents de requin.

Au cours de notre séjour à Zanzibar, le riche Hindi Tarya-Topan nous convia à une fête où nous nous rendîmes volontiers, car on nous l'annonçait comme devant être des plus originales.

En arrivant, nous fûmes invités à gravir l'escalier qui mène à l'étage, et le premier spectacle qui s'offrit à nos regards fut une multitude de chaussures déposées au seuil du salon d'honneur, sous la garde d'un janissaire : sandales de cuir rouge, bottines de maroquin noir ou jaune, pantoufles découvertes, à quartiers rabattus, relevées en pointe, en cuir, en drap, en velours, il y en avait de toutes les sortes; on eût dit d'un étalage de cordonnier; ce sont les invités qui les ont déposées là, en entrant, et qui assistent pieds nus à la fête.

Heureusement, on ne nous oblige pas à en faire autant, et Tarya-Topan avec une courtoisie parfaite nous conduit lui-même aux places d'honneur où viennent s'asseoir bientôt auprès de nous les consuls, leurs familles et les notables de la ville. Le salon se remplit encore de tout ce que Zanzibar possède de riches Indiens, d'Arabes somptueux : vestes brodées d'or et d'argent, caftans, tarbouches, dolmans, enrichis de pierreries aux folles bluettes, aux phosphorescences soudaines, chemises de soie éclatante, dont les plis raccrochent la lumière, écharpes de cachemire, ils portent avec orgueil toutes les magnificences des riches pays du soleil.

Suivant l'usage, notre hôte commence par inonder nos mouchoirs d'essence de rose. « Les choses que j'aime le plus au monde, disait Mahomet, ce sont les femmes et les parfums. » Ce qui n'empêchait pas le farouche prophète de se battre comme un lion, de répandre partout des flots de sang, priant sans cesse et dormant à cru sur son cheval. Comme lui, ses sectateurs sont braves, mènent grand train de sérail, invoquent Allah avec ferveur et se grisent de bonnes odeurs; le musulman emmène partout avec lui son harem et un magasin de henné, de santal, de mastic, de benjoin, de chapelets de coco et d'ébène, de pistaches, d'opium, de pastilles du sérail, de hachich, de noix muscade, de fins extraits de rose, d'ambre gris, de jasmin et de bergamote.

Sur un signal, les musiciens entrent, portant des rebecs, sorte de violon primitif, des tam-tams et des tambours de basque, dont ils tirent aussitôt une échappée d'accords fort peu harmonieux. Mais voici la bayadère qui s'avance, les jupons courts en éventail, ni plus ni moins que nos ballerines d'opéra; c'est une Indienne, couleur citron, laide, exhalant une odeur de cassolette éteinte, le corps couvert d'étoffes aux tons criards et d'ornements de mauvais goût.

Est-ce l'effet des bougies dont la lumière tombe criarde, anguleuse? est-ce manque d'harmonie dans le décor où les glaces dorées, les lustres de cris-



TARYA-TOPAN.

tal, les fauteuils de damas rouge jettent leur note banale de salon d'hôtel? ou bien nos habits noirs jurent-ils avec les pittoresques costumes orientaux qui nous entourent? Je ne sais, mais au lieu du spectacle émouvant que nous eûmes à Aden au camp des Almées, le ballet de ce soir nous laisse absolument froids.

Du reste, la bayadère ne se montre pas plus attrayante danseuse qu'elle n'est femme séduisante; et son travail n'offre qu'un grossier pastiche du culte des prêtresses de Wichnou qui, au dire des brahmes, sortirent de la mer un jour que les esprits malins, les Devas et les Assouras, fouettaient les vagues blanches d'écume pour essayer d'en obtenir l'amrita, l'ambrosie.

Elle exécute du pied des pas chorégraphiques fort peu savants, va, vient, recule, marche en cadence, essaye quelques poses grimaçantes et des ondulations de corps qui font pitié, le tout avec accompagnement de regards maladifs qui veulent être profonds et qui ont l'air de vous quémander l'aumône. Puis, aux accords languissants d'un orchestre endormi, elle entonne une complainte nasillarde dont les paroles doivent être terriblement lestes à en juger par la mimique qui les souligne, et par les petits hochements de tête satisfaits, les gras sourires et les clignements d'yeux de quelques vieux Indiens ravis.

Ah ! que nous sommes loin de l'audacieuse énergie, de la nervosité, de la souplesse de serpent jointe à l'agilité de gazelle, de la trépidation fébrile et folle de l'Almée !

En somme, comme ballet indien, c'est une désillusion capable de vous brouiller avec la bayadère ; mais, en dépit de cela, je conserve un charmant souvenir de l'accueil si plein de courtoisie que nous fit ce soir-là le noble Hindi grand seigneur, Tarya-Topan.

Quand nous sortîmes de chez lui, la lune se levait doucement, la nuit était transparente et, sur le firmament bleu sombre, les arêtes du palais avaient des profils d'Acropole ; dans l'échancrure du golfe une étoile brillait, des voiles latines y glissaient silencieuses, et là-bas, dans les lointains perdus de la côte africaine, des brouillards légers floconnaient sur l'immensité de la mer.

